

pire pas, moi, parce qu'une demoiselle Fernande ne veut pas de moi. Vaut-elle au moins la peine qu'on s'occupe d'elle ?

— Mon cher, c'est un ange.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— D'abord elle est d'une beauté sraphique, c'est une figure de vierge destinée à devenir une sainte madone. Elle a un regard d'une douceur infinie et un sourire suave et charmant. Elle est simple, bonne au delà de toute expression, pas coquette, pas prétentieuse ; elle ne pose jamais, elle dit ce qu'elle pense et se fait adorer par tout le monde.

Armand tressaillit.

— Qu'as-tu ? demanda son ami.

— Rien... C'est-à-dire que j'ai éprouvé un choc. Tu viens de faire un portrait qui me séduit, et si cette demoiselle est ce que tu dis, je suis capable de tomber amoureux. Ça me donnerait un but dans la vie ; car je vais à l'aventure, ne tenant à rien et n'étant tenu par rien.

Léon se mit à rire.

— Ça serait drôle ! fit-il. Toi amoureux de Fernande et te rangeant.

— Pourquoi pas ?...

Léon, qui aimait et qui n'avait pas réussi à se faire aimer, avait vu son cousin réaliser des choses si difficiles, qu'il pensait qu'après tout son cousin pouvait devenir un rival sérieux et dangereux. L'envie lui inspira un mot cruel :

— Et ton duel ? fit-il. Si le baron allait te tuer demain.

— Je serais mort... dit avec calme Armand ; mais tu viens de formuler un souhait qui prouve que quand on touche à certaines cordes chez toi, on fait vibrer de mauvais sentiments. C'est pourquoi comme je te l'ai dit plusieurs fois je t'aime sans t'estimer.

Léon se pinça les lèvres et ne répondit pas : Armand se mit à regarder les passants ; ils firent le voyage sans mot dire, se boudant tous les deux.

M. Lenoël, que les pêcheurs ses confrères appelaient le père Lenoël, attendait les invités.

Le temps était superbe ; M. Lenoël avait fait dresser sur la pelouse de son jardin une vaste table en fer à cheval ; il avait calculé sur trente personnes au moins ; il en pouvait venir cinquante.

M. Lenoël laissait à sa femme et à son ami, le pseudo-vicomte de Nérac, le soin de recevoir tout le monde ; il était tout à la cuisine. Là, deux femmes de ménage de renfort et les servantes de deux familles d'invités préparèrent le dîner sous l'œil de la Marion qui, depuis vingt ans, servait les Lenoël. Comme l'avait parfaitement prédit Léon, c'était à la fois un dîner bourgeois et un banquet, quand M. Lenoël eut donné le dernier ordre, il monta des cuisines et se présenta au jardin à ses invités. Ceux qui, parmi eux, ne se connaissaient point, s'étaient réciproquement tâtés et la glace était rompue ; tout ce monde était en belle humeur en raison de la perspective d'héritage, chacun se montrait souriant à tous, et tous grimaçaient des sourires aimables à chacun.

Lenoël, héros de la fête, reçut un accueil sympathique et enthousiaste.

C'était un homme de soixante ans environ, bien conservé, grisonnant, mais rubicond et hâlé ; la vie en plein air, sur l'eau, lui donnait un teint de paysan. Il avait la figure ronde, pleine, avenante, joyeuse ; l'œil était brun, brillant et annonçait un tempérament capable de s'enflammer. Toute la physionomie annonçait la bienveillance et la bonne humeur : mais on sentait que l'éducation bourgeoise, la vie de bureau et le peu d'élévation des pen-ées avaient fait de M. Lenoël une nature vulgaire, banale, sans relief.

En face de madame Lenoël, sa femme : il se croyait

inférieur et se sentait petit garçon ; c'était pitié de voir cette vieille folle ridiculiser ce brave homme. Il s'appela Jules, elle l'appela Julo et en avait fait son domestique. Julo par ci—Julo par là.

Jamais Julo n'avait protesté, sa femme, savait en jouer ; elle l'avait convaincu qu'elle avait fait un sacrifice énorme, elle, bien élevée, riche, en l'épousant, lui un peu rustre, privé de toute élégance et ne jouissant que d'une pension de retraite.

Madame Lenoël, blonde fadasse de quarante-sept ans, était une grande femme assez bien faite, qui n'avait jamais été ni belle ni jolie, quoique l'ensemble des traits fût assez régulier ; mais des détails désagréables offensaient le regard ; l'oreille, par exemple, était plate et mal tournée ; au coin du nez et sur le contour des narines, la peau se piquetait de points noirs que la poudre de riz ne dissimulait pas suffisamment ; le front se pelait légèrement ; le teint était couperosé. Madame Lenoël avait en outre le suprême mauvais goût de ne pas vouloir paraître vieille ; elle portait des robes qu'une femme de trente ans aurait trouvées trop jeunes ; elle avait des chapeaux écrasés par des fouillis de fleurs elle se donnait des airs enfants et affectait des grâces minaudières.

Elle avait dans le pseudo-vicomte de Nérac un cavalier servant qu'elle avait dressé à ravir et qui réalisait son idéal.

Hippolyte appartenait à la catégorie si nombreuse des crétiens prétentieux. Comme homme, c'était un avorton ; Hippolyte était pâle, chétif, malsain, fiévreux, quasi bossu ; il avait l'haleine chargée de bile, l'œil faux, inquiet et le regard oblique des faibles envieux et lâches ; il était venimeux du reste, comme une vipère et il bavait le venin sur les réputations avec beaucoup d'habileté. On le redoutait à cause de la morsure. Sans mérite, sans valeur, il avait eu cette adresse de se faire passer auprès des bourgeois pour un journaliste de talent, parce qu'il tournait des articles de réclames pour journaux de modes dans le genre de madame de Renneville ; sa plume lui rapportait très peu ; mais il avait son nid chez les Lenoël. Il avait conquis le mari en se faisant le porte-voix de sa renommée comme pêcheur et en le flattant, en remplissant toutes les corvées qui pesaient à madame Lenoël.

Hippolyte avait conquis madame Lenoël par les petits soins, par une admiration outrée, par des exagérations de respect ; il l'avait traitée comme elle voulait l'être, en duchesse ; à vrai dire, il l'aimait.

Tout était donc pour le mieux dans le meilleur des ménages à trois, quand madame Lenoël eut l'idée de convoquer ses parents.

Inutile de dire que toutes les familles réunies là montraient des égards pour Hippolyte qui, de son côté, tout en tranchant du maître de la maison et du grand homme, se montrait affable pour tous ces bourgeois. Mais il avait une épine ou plutôt deux épines au pied.

Le premier sujet d'inquiétude, c'est que le docteur Favel le tenait à distance.

Favel était un homme considérable et considéré, il avait une réputation européenne : c'était un prince de la science. Comment avait-il consenti à venir à ce dîner, dans cette cohue bourgeoise, avec sa pupille ? C'est parce que Fernande avait voulu absolument que son tuteur la conduisît à cette réunion de famille ; elle aimait Lenoël qui lui faisait faire de longues promenades en bateau ; Fernande adorait les parties de plaisir sur l'eau, elle trouvait dans Lenoël le plus complaisant des hommes. Ce brave pêcheur, de son côté s'était pris d'une vive affection pour cette douce et belle fille ; il se regardait comme son second tuteur. Pour elle, il se fût jeté au feu ; Favel le savait. Absorbé par ses études et sa clientèle, il ne pouvait toujours s'occuper de Fernande ; sachant qu'il pouvait compter sur Lenoël, il permettait à sa pupille, accom-